Elle arrive et repart à vélo, gilet jaune sur le dos, visage offert au vent. La voix d'Isabelle Autissier, scientifique, navigatrice, écrivaine et citoyenne à la conscience écologique aigüe, porte et importe. L'interview se fait naturellement au bord de l'eau, près de la tour Saint-Nicolas, l'un des deux édifices défensifs qui constituent la porte d'entrée du Vieux-Port de La Rochelle, devenue son port d'attache.

Nous sommes tous nés de la même mer, mais nous avons un rapport différent à l'océan.

La mer a été successivement un moment de découverte et d'émotion quand j'étais enfant, puis un temps d'étude et de travail comme ingénieure halieute, puis un lieu de compétition, de navigation et enfin d'inspiration. Quel que soit l'angle par lequel j'aborde ma vie, il y a toujours un lien avec l'océan.

Si on devait faire un bilan de santé de l'océan ?

Il est malade. Du dérèglement climatique, c'est-à-dire du réchauffement, d'où son acidification, sa stratification, sa désoxygénation. L'océan est aussi malade de la pollution, essentiellement plastique mais pas que, qui arrive de la terre. Les pesticides, les métaux lourds, tous les rejets de l'agriculture, de l'industrie et les effluents humains. Mais ce n'est pas ce qu'on voit à l'œil nu qui permet d'être

« La bonne nouvelle dans ce panorama un peu noir, c'est que des solutions, il y en a plein. Ça se fait à tous les niveaux. »

vraiment renseigné sur l'état de l'océan. Seule la démarche scientifique va pouvoir mesurer, contrôler une évolution dans un sens ou un autre. C'est primordial, ce sont les faits. Contrairement à ce qu'on voit fleurir sur les réseaux sociaux. La science n'est pas une opinion.

L'océan commence dès la source du cours d'eau. On oublie cette connection terre-mer ?

L'appréhension qu'on a des milieux naturels est très localisée, contingentée car on compartimente nos vies. Ce que les gens connaissent de la mer, ce sont les vacances, la plage. Et comme la plage a été bien nettoyée parce que les touristes allaient venir, ils trouvent que la plage est propre alors qu'une vraie plage propre, ce serait normalement avec des algues, des morceaux de bois et toute une faune variée. L'océan, c'est quelque chose d'assez théorique. Combien savent que la moitié de l'oxygène produit annuellement sur cette planète provient du plancton marin ?

On devrait pourtant savoir que l'avenir de l'humanité dépend de l'avenir de l'océan.

Je n'en veux pas aux gens qui ne savent pas. Les scientifiques font

des efforts pour être compréhensibles. Malgré tout, ce n'est pas suffisant. Les associations ont un rôle à jouer, mais pourquoi pas les collectivités, l'État pour bien expliquer, raconter, décortiquer ? La connaissance est à la base de tout.

À quel niveau individuel ou collectif peut-on agir ?

La bonne nouvelle dans ce panorama un peu noir, c'est que des solutions, il y en a plein. Ça se fait à tous les niveaux. On peut individuellement consommer moins de plastique, faire plus de vélo que de voiture, manger moins de viande... Et quand on est une collectivité, essayer de trouver des solutions fondées sur la nature plutôt que sur la technologie pure et dure. Quand on est un État, on peut faire des lois, aller jusqu'à l'Onu. C'est un mouvement. Ça peut faire peur. Mais enfin, les sociétés humaines, elles, ont radicalement changé ! Il faut trouver une sorte de réconciliation entre *Homo sapiens* et le reste de sa planète qui le fait vivre. Moi, je ne me bats pas pour sauver la planète. La planète, elle s'en fout, elle ne pense pas, elle n'a pas d'émotion, c'est un caillou dans le cosmos. Elle a des lois physiques, chimiques, biologiques et on aura beau crier, pleu-

rer et trépigner, c'est comme ça que ça se passe. L'eau gèle à 0 °C, ce n'est pas une opinion ça non plus.

Cela fait des dizaines d'années qu'on nous prédit ce qui arrive. N'est-ce pas décourageant ?

Il ne faut pas se poser la question comme ça ! Est-ce que les gens, sous l'Ancien Régime, ont un jour dit : "La liberté, ça fait vingt ans qu'on se bat pour et on ne l'a toujours pas, c'est trop compliqué !" Eh bien non. Ils se sont battus pour la liberté. On n'a pas le choix, voilà. Le dixième de degré va compter, le centième de degré va compter. La petite espèce qu'on va faire survivre va compter, donc ce n'est jamais trop tard. Ce n'est pas gagner ou perdre, c'est gagner le plus possible et perdre le moins possible.

2025 « Année de la mer », conférence de l'Onu à Nice en juin. L'océan est enfin inscrit à l'agenda politique ?

Ça fait une petite dizaine d'années que l'agenda commence à englober l'océan. Cette année ne va pas résoudre les problèmes mais, comme toujours dans ces cas-là, on en parle et cela peut entraîner un certain nombre de gens et un certain nombre de politiques ou de comportements.

On a le sentiment que le contexte géopolitique actuel fait passer l'environnement au second plan. Le retournement de la conjoncture, comme on pourrait dire, date

d'il y a maintenant presque un an. On a vu se détricoter un certain nombre de questions environnementales, par exemple sur l'agriculture, les pesticides, les plastiques. Finalement, l'environnement est devenu une espèce d'otage politique.

Faut-il changer de cap et susciter l'enchantement afin de créer l'envie de protéger l'environnement ?

Ça n'a jamais cessé ! On a toujours fait de magnifiques livres ou films sur l'océan. La mer continue à inspirer les hommes. Pour les enfants, c'est pareil. On n'a pas arrêté de faire des peluches. La plupart des ONG, des associations, des fondations savent bien que c'est la base : on défend ce qu'on aime. On aime sa famille, on défend sa famille ; on aime l'océan, on défend l'océan. Mais la connaissance ne suffit pas. Il faut ce lien avec la connaissance.

En 2025, doit-on être optimiste ou pessimiste ?

Pourquoi est-ce que je serais béatement optimiste et pourquoi est-ce que je serais terriblement pessimiste ? Si je suis optimiste et que je me dis "Oui mais tout ça va s'arranger", je ne fais rien. Et si je me dis "Bouh, je suis malheureuse, tout le monde va mourir", je ne fais rien non plus. Moi, ce qui m'intéresse, c'est de faire... et de faire avec les autres. On a l'impression de se bouger, d'exister et de faire avancer un petit peu les choses. L'émerveillement commence partout.